

Tout se promettre sans se le dire

Je m'agrippe à la seconde où l'on s'est trouvé, cet instant où ton regard a dévalé pudiquement mon corps qui ne sera jamais tien.

Je m'accroche à l'écho de nos quelques échanges qui galvanisent mon esprit, m'évoquant si peu de toi pour mieux me laisser deviner ton attirance.

Je m'efforce à conserver le souvenir de ta voix pendant ces quelques heures interdites en ta présence.

Je séquestre tant que je peux l'image de nos yeux qui se captent furtivement pour s'offrir des secrets que nos bouches ne peuvent prononcer.

Je m'empare des traits de ton corps qui s'imprègnent en moi, tes mains qui n'osent m'effleurer, tes lèvres qui s'empêchent de m'embrasser, ton cœur qui a honte de me convoiter.

J'embaume au fond de mon crâne, des réminiscences impérissables d'un après-midi près de toi et puis plus rien.

De ces quelques heures, c'est toute une vie que j'éprouve autrement même si je m'en refuse le droit.

Et si d'aventure quelques événements me rappellent cette entrevue, c'est un peu de toi qui me transperce.

Chaque jour, cette flamme maintient la chaleur en moi autant qu'elle me consume lorsque j'imagine que quelque part, toi aussi, tu te souviens de ce moment sans égal.

Même si nos yeux se sont tout dit intensément, nos bouches ne pourront jamais se le concéder car aussi beau peut être un amour qu'immoral lorsqu'il est illégitime.

La dérive amoureuse

D'où je me tenais, je pouvais observer le résultat de ma réussite avec Océane. Notre villa surplombait la vallée, nous offrant une vue dégagée sur quelques kilomètres à la ronde. Son emplacement rêvé, loin de l'ensemble de la civilisation, nous donnait le sentiment d'être seuls au monde, vivant d'amour et d'eau fraîche. Cette autarcie était un choix délibéré induisant notre appétence pour se satisfaire de l'unique présence de l'un et l'autre. La forêt se dessinait sous nos yeux en un panorama vallonné dont nous nous émerveillons toujours autant que le jour où nous avons signé le compromis d'achat de notre nid d'amour. L'alizé dévalant les cimes de la pléthore d'arbres dressant une coulée verte à trois cent cinquante degrés autour de nous, frictionnait les millions de feuilles en un bruit sourd effaçant de nos esprits l'existence du reste de l'humanité. Nous étions ici, hors du temps, dans un univers propre à nous. À notre image, nous aimions tout spécialement vivre ici, à l'abri des regards indiscrets, là où nous pouvions nous balader absolument nus, en synergie avec la terre et nous-mêmes. Les ribambelles de lumières blanches des chemins et des quelques habitations du village se

reflétaient comme chaque soir dans l'eau de notre piscine d'extérieur. Mais cette douce soirée d'été avait pourtant une signification toute autre que les environ sept mille trois cents nuitées que nous venions de vivre ensemble. Nous fêtions nos quinze ans de mariage au bord de l'eau, notre élément favori, celui dans lequel nos chemins se sont croisés sans jamais se quitter, il y a de ça vingt ans déjà :

— Une escale à Antiparos¹, il y a vingt ans... dis-je pensivement.

— La plage désertique où tu m'as accostée, les pieds dans l'écume de la mer... reprit-elle l'air rêveur.

— Ton corps de naïade structural, ne puis-je m'empêcher de lui répondre.

— Vingt ans et toujours aussi dithyrambique à mon égard ?

— Le secret de ta jeunesse m'obsédera jusqu'au bout. Tu m'enterreras Océane !

— Ton regard identique au premier que tu as ancré en moi est celui qui me laissera éternellement sans voix...

— Alors fêtons nos vingt ans d'un amour considérable et inconsidéré !